

—Rien... vous êtes trop jeune pour qu'on vous tienne rigueur de ce qu'on finira bien par traiter de gaminerie... Le seul responsable, en cette affaire, ce sera moi, n'ayez donc aucune crainte.

—Je ne crains rien. J'ai confiance en vous.

—Et vous avez raison.

—Quelle chanson devrais-je chanter ? J'ai beau chercher dans mon répertoire, je n'en connais pas qui contienne les allusions politiques qui vous plairaient.

—Ne cherchez pas. Je vous trouverai ce qu'il vous faut.

Pendant les jours qui suivirent, rien ne fut changé aux représentations, et même Montrésor paraissait avoir oublié son fameux projet lorsqu'un jour il remit à Fanchon, mystérieusement, une chanson avec sa musique.

—Ne montrez cela à personne. Étudiez cela chez vous. Il ne faut pas que vos camarades se doutent de rien, autrement cela s'ébruiterait vite qu'il se prépare ici quelque chose. Depuis quelque temps, l'Empire entretient des mouchards partout...

—Comptez sur ma discrétion, dit-elle en souriant.

Au fond, cette aventure l'amusa. Elle était si bien sûre de la faveur populaire qu'elle ne sentait en elle aucune inquiétude. On la défendrait contre tous et contre tout.

Elle emporta chez elle la chanson et se mit à l'étudier, de tout son cœur et de tout son talent.

Elle n'en continuait pas moins de donner ses représentations, le soir, au Concert-Français et d'y attirer tout Paris avec les chansons ordinaires de son répertoire.

Un soir, elle eut distinguer dans un coin de la salle, et se dissimulant, le visage de Jacques de Beauchamp.

Ce fut comme une apparition, car lorsqu'elle rentra pour saluer, quelques secondes après et chanter de nouveau, là où elle avait cru l'apercevoir, elle ne voyait plus personne.

Elle y fit attention le lendemain, avant le lever du rideau.

Il était là. Elle le reconnut. C'est bien lui !

Comme il lui parut pâle ! Il lui semblait tout défaillant. Était-ce une illusion ? Était-ce le manque d'éclairage de la salle ?

Elle le regarda longtemps.

Il était seul, aucun ami ne l'accompagnait.

Elle eut, au fond d'elle, et sans en bien comprendre les causes, l'impression bizarre d'une souffrance horrible qui torturait le cœur de ce jeune homme !

Et d'une souffrance qui venait d'elle, de Fanchon, dont elle était la raison même, elle si inoffensive et si douce !

Son cœur se serra.

Et elle se recula dans les coulisses, au moment où le régisseur frappait les trois coups, en conservant dans les yeux la vision de cette pâle et douloureuse figure.

Elle était tout émue.

Lorsqu'elle entra en scène, une heure après, son émotion ne s'était pas entièrement effacée et voilait un peu sa voix.

Mais elle avait si bien conquis le public depuis longtemps que personne ne remarqua cette faiblesse passagère.

Du reste, elle finit par se remettre, mais tout le temps qu'elle chanta, elle garda les yeux fixés.

Lui aussi la contemplait, ardemment.

Et sa main crispée sur sa poitrine paraissait vouloir comprimer les battements de son cœur.

Jacques de Beauchamp n'était pas seul à la regarder, la jolie vieillesse, avec cette sorte d'adoration.

Non loin de lui, dans la même rangée de fauteuils, un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, élégant, d'allure très distinguée, lorgnait Fanchon, depuis qu'elle était en scène, avec une persistance singulière.

De temps en temps, il abaissait sa jumelle, semblait rêver, puis recommençait sa contemplation obstinée.

Enfin, la jumelle rentra dans son étui.

Et l'homme murmura :

—C'est bien elle, je ne me trompe pas... Il est impossible qu'une autre lui ressemble à ce point... C'est bien sa voix... C'est bien sa vieille... C'est bien sa grâce naïve et tendre qui lui attira tant de succès, certain soir de fête de charité, dans un palais des bords du lac de Côme... L'enfant qui nous a tous enchantés, ce jour-là, la fille adoptive de Girodias, c'est bien cette jeune fille que je retrouve aujourd'hui en plein succès.

L'homme, que nous revoyons là, après des années écoulées, nous l'avons quitté une nuit, au moment où il donnait des ordres à trois bandits, qui, le couteau à la main, allaient pénétrer dans la villa de Girodias !

Et il avait dit à Thomas Anspach, le chef de la bande :

—Ne touchez pas à Fanchon ! Vous m'en répondez sur votre vie !

Cet homme-là, c'était Montaiglon.

Il y eut entre Montaiglon et Jacques de Beauchamp, regardant la même femme, une sorte de magnétisme, car leurs yeux, se détachant de Fanchon, se reportèrent tout à coup dans la salle.

Et, brusquement, leur regard se rencontra.

Et dans ce regard, sans raison, d'instinct, une menace !

Peut-être que chacun des deux avait deviné l'amour de l'autre, une rivalité prochaine, une lutte mortelle.

A différentes reprises, toutes les fois que Fanchon parut, les deux hommes se menacèrent ainsi du regard.

Et, une fois même, leurs yeux ne se baissèrent point.

Il y avait là une provocation évidente, un défi, l'annonce d'une querelle prochaine.

Chez Montaiglon, une sorte d'ironie insolente de l'homme sûr de lui, de son adresse et de sa force.

Chez le comte de Beauchamp, une haine instinctive qui, soudain et sans raison, venait de lui gonfler le cœur.

Lorsque Fanchon eut fini de chanter, Montaiglon sortit.

Il connaissait le directeur du Concert-Français ; il lui avait rendu jadis quelques services, au temps où Montrésor était moins fortuné.

Il monta dans son cabinet.

Montrésor s'y trouvait, fumant son interminable pipe.

Et justement à la même minute, Fanchon venait d'entrer, encore toute vibrante des applaudissements de la salle.

Montaiglon pria le directeur de le présenter à la jeune fille.

Le directeur le fit volontiers.

Montaiglon adressa quelques compliments à Fanchon. Celle-ci était habituée à ces sortes d'avances et à ces galanteries.

Elle ne prit point garde à ce qu'il disait.

Montrésor reconduisit le visiteur jusqu'à la porte de son cabinet et même referma celle-ci pour que Fanchon n'entendît pas.

Et, prenant Montaiglon par le bouton de son habit :

—Vous la trouvez jolie, hein ?

—Oui, extrêmement séduisante.

—Et vous en êtes amoureux ?

—Amoureux fou.

—Eh bien, je vais vous donner un conseil.

—Donnez.

—Vous avez bien confiance en moi ? Vous savez qu'en général je ne dore pas les pilules et que je ne m'en fais pas accroire.

—Je n'ignore rien de tout cela.

—En ce cas, voici mon conseil, laissez cette jeune fille-là tranquille.

—Pourquoi ?

—Elle ne sera jamais votre maîtresse.

—Seriez-vous jaloux ?

—Non, je suis seulement très perspicace, ne vous en déplaie.

—Et qu'est-ce qui vous fait croire ?

—Tout simplement l'absolue conviction que Fanchon est honnête et que vous ne réussirez pas auprès d'elle.

—Vous ne parlez pas sérieusement.

—C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux, au contraire.

—Une vertu au théâtre !

—Oui. C'est rare, je l'avoue. Mais il faut croire tout de même que ça n'est pas tout à fait impossible.

—Montrésor, il y a une anguille sous roche et vous réservez Fanchon pour l'embellissement de votre vieillesse.

—Monsieur Montaiglon, je vous connais depuis longtemps et je sais que vous ne reculez devant rien pour vous passer vos fantaisies. Si Fanchon vous plaît, il est certain qu'elle va avoir à se défendre contre vous. Cependant j'aime autant vous le dire tout de suite, je me suis pris d'affection, d'une affection toute paternelle pour cette enfant. L'amour n'est plus de mon âge. Je la mettrai en garde contre tous les pièges que vous pourrez lui tendre et contre toutes les tentations que vous sèmerez sur son chemin.

—Ce sera comme il vous plaira, Montrésor, et je ne suis pas homme à me laisser décourager par le premier obstacle ; au revoir !

—Non... j'aime autant vous dire adieu... Je ne tiens pas le moins du monde à vous revoir.

Montaiglon pâlit sous cette insulte dite d'une voix extrêmement calme, sans la moindre nuance de peur.

Il leva la main par un mouvement instinctif.

Mais la main ne s'abaissa pas.

Il murmura :

—Imbécile !

Et il s'esquiva en haussant les épaules, mais pasassez vite, cependant, pour qu'il n'entendît point la réplique de Montrésor.

—Vous avez bien fait de ne pas frapper. Je vous aurais brisé la mâchoire d'un coup de poing.

Et les mains velues du directeur, ses larges épaules trapues disaient assez que la menace était sérieuse.

Il revint dans son cabinet.

Fanchon l'attendait, assise dans un fauteuil :

—Ma fille, est-ce que tu connais l'homme qui sort d'ici ?...

—Son visage ne m'est pas inconnu. Mais je ne puis dire où et dans quelles circonstances je l'ai vu pour la première fois.

—Dans tous les cas, tu le reconnaîtras désormais ?